

≡ *L'enfant n'est pas mort*, de Nimrod



Nimrod, poète et romancier tchadien dont on lira par ailleurs les beaux livres chez Actes Sud ou aux éditions Obsidiane, frère spirituel de Senghor et de Césaire, nous donne ici un beau texte coup de poing (dans l'âme). Il ressuscite la figure, quasiment inconnue en France, de la poétesse sud-africaine Ingrid Jonker : fille d'un haut fonctionnaire de l'apartheid, elle prend parti dans les années 1960 pour ceux qui sont écrasés, méprisés, tués à bout portant — comme ce bébé, Wilberforce Mazuli Manjati, tué dans le ghetto de Nyanga tandis que sa mère tentait de l'amener à l'hôpital. Pour lui, elle écrit un poème qui va bouleverser la société afrikaner. Son père la renie. Elle se bat avec ses démons et avec ses amants, avec la dureté du monde et avec son désir impérieux mais impuissant de le changer. Le lundi 19 juillet 1965 au matin, on retrouvera sur une plage de Cape Town la dépouille d'une femme blanche, le manteau enroulé autour de la tête. Ce qu'elle ne saura jamais, c'est que Mandela, lui, de sa prison de Robben Island, la lit et se répète ses vers. En mai 1994, devant le premier parlement démocratiquement élu d'Afrique du Sud, ce sont ses mots qu'il prononce : « *L'enfant n'est pas mort / ni à Langa ni à Nyanga / ni à Orlando ni à Sharpeville / ni au poste de police de Philippi / où il gît une balle dans la tête [...] l'enfant qui voulait simplement jouer au soleil à Nyanga est partout / l'enfant devenu homme traverse toute l'Afrique / l'enfant géant voyage de par le monde / sans laissez-passer.* » L'assemblée stupéfaite s'interroge. Mandela répond. Elle s'appelait Ingrid Jonker. Elle était Afrikaner et Africaine : « *au milieu du désespoir elle a célébré l'espoir.* » En vingt très courts chapitres ciselés, Nimrod réussit l'exploit de proposer à la fois une méditation puissante sur le racisme et sa violence et le beau portrait torturé d'une femme libre. [A.B.]

Éditions Bruno Doucey, 2016